

Il espérait bien encore pouvoir se mettre en relations avec l'abbé Ancelin ; mais on était toujours sans nouvelles de lui, comme des autres Pères de la mission. Et souvent, en hochant la tête, le bon docteur murmurait : — S'il était mort !

Deux années s'étaient écoulées depuis la condamnation d'Edouard Forestier, qui exploitait ses crimes dans une de nos maisons centrales.

Et toujours aucun renseignement au sujet de la mission dont faisait partie l'abbé Ancelin.

C'était donc fini ; on ne savait rien !

La fatalité s'attachait à la destinée de la jeune Espagnole, que le malheur avait frappée dès sa naissance ; et cette fatalité semblait ne pas vouloir cesser de la poursuivre. Sur ce sujet, M. Villarceau se livrait à de longues et très amères réflexions.

Un soir, il ne parut pas exactement à l'heure du dîner, comme il en avait l'habitude.

On savait qu'il était dans son cabinet ; peut-être avait-il des lettres pressées à écrire.

On attendit un quart d'heure.

Mme Villarceau commençait à donner des signes d'inquiétude.

Mme Delteil se leva, disant :

— Je vais aller le chercher.

— Oui, Valentine, va.

La jeune femme sortit du salon.

Un instant après on entendit un grand cri, puis, aussitôt, la voix de Valentine appelant :

— Au secours, au secours !

Mme Villarceau et M. Delteil se précipitèrent, épouvantés, vers le cabinet.

En même temps les domestiques accouraient.

Le docteur Villarceau était étendu tout de son long au milieu de son cabinet et sa fille, à genoux, toute en larmes, essayait de le relever.

A cette vue Mme Villarceau poussa des cris effrayants auxquels se mêlèrent les cris de douleur des domestiques.

M. Delteil, comme Valentine, s'était agenouillé près de son beau-père ; mais il se releva brusquement et sortit de la pièce pour revenir très vite.

M. Villarceau ne donnait plus signe de vie ; toutefois, il n'était pas mort.

Ses yeux vitreux, démesurément ouverts, et dont le blanc était rouge de sang, regardaient sans voir. Un râle s'étranglait dans la gorge. Un peu de sang sortait du nez et une écume sanginolente frangeait les lèvres. Enfin la face convulsée, d'un rouge violacé, indiquait que le docteur Villarceau venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

Au milieu de l'explosion d'une immense douleur, M. Delteil pratiqua successivement plusieurs saignées. Ensuite le malade fut porté dans sa chambre et couché tout habillé sur son lit.

Il y eut quelques instants de profonde anxiété. Le vieux médecin avait fait quelques mouvements et, assez distinctement, on l'entendit prononcer ces mots :

— Je vous vois.

Puis, sans efforts apparents, il tendit une de ses mains sur laquelle se précipitèrent en même temps Mme Villarceau et sa fille.

Le docteur Delteil pleurait silencieusement.

— Hélas ! il savait que les secours de la science étaient inutiles : l'illustré médecin était perdu.

Dans l'anti-chambre, par la porte ouverte, on voyait les domestiques consternés.

— Mon bon père chéri ! disait Valentine.

— Mon pauvre Eugène, mon bien aimé mari ! disait Mme Villarceau. Soudain, on vit les lèvres du moribond s'agiter, des sons sortaient de sa bouche, péniblement.

Il se fit dans la chambre un silence profond et l'on se pencha sur le lit pour entendre.

Voici les mots, entrecoupés par le râle, que l'on put saisir :

— Philippe... Valentine... aimez vous... toujours ; Lucien... l'avenir ; là bas, l'enfant !

Ses yeux, que déjà la mort voilait, se tournèrent vers sa femme. Alors, il y eut dans le regard éteint et sur toute la physionomie comme un rayonnement de la paix céleste, et M. Villarceau put dire encore :

— Julie... ma chère femme... nous nous reverrons !

Puis le râle s'arrêta, la bouche se ferma, serrant les dents, les yeux tournèrent dans les orbites et les membres se raidirent.

C'était fini, le docteur Villarceau n'était plus. Une belle et noble vie, tout entière consacrée au bien, venait de s'éteindre.

— Il est mort ! dit M. Delteil d'une voix étranglée.

Et, pieusement, il baissa les paupières sur les yeux du défunt.

Mme Villarceau et Valentine tombèrent à genoux devant le lit en sanglotant.

Ah ! il pouvait être pleuré cet époux, ce père, qui avait toujours été si bon et qui avait tant aimé sa femme et sa fille !

Le docteur Delteil, debout, immobile, les yeux fixés sur le visage de son maître vénéré, semblait reprocher à la mort son œuvre de destruction.

Les serviteurs étaient entrés dans la chambre et tous s'étaient agenouillés : suprême hommage rendu au meilleur des maîtres.

Avons-nous besoin de dire que le docteur Villarceau eut de magnifiques obsèques ? Magnifiques, non pour la pompe déployée, ni même par le nombre de couronnes dont le char funèbre était littéralement couvert, mais par la foule recueillie qui suivit son cercueil de la maison mortuaire à l'église et de l'église au cimetière.

Sans doute, il y avait dans le cortège des sommités prises parmi ceux qui, dans la science, les lettres, les arts, la magistrature, l'armée, s'élevaient par le travail, par la pensée et sont l'orgueil de Paris, la gloire de la France. Sans doute, il y avait là des riches, des titrés et, à la suite, de nombreux équipages ; mais la grande majorité était formée par le peuple, le vrai peuple, hommes, femmes, enfants, venus de tous les quartiers de la ville, descendus des faubourgs.

Cela disait à tous que si le Dr Villarceau avait eu une riche clientèle, il avait été en même temps le médecin des pauvres.

XIII.—NOUVELLE SITUATION

Quand Marguerite Lormont apprit la mort du docteur Villarceau, elle s'écria :

— C'est plus qu'un ami, un protecteur que je perds, c'est un père !

Puis elle pleura.

Elle écrivit à Mme Villarceau pour lui dire combien elle prenait part à sa grande douleur.

— Hélas ! disait Marguerite, ce n'est pas seulement pour vous et votre famille, madame, mais pour tous ceux qui ont connu le bon docteur, que cette perte est irréparable.

Dans sa lettre, il n'y avait pas un mot faisant allusion à la somme confiée à M. Villarceau et dont il lui servait la rente.

Mais bien que le docteur eût toujours été fort discret, même auprès de sa femme, au sujet des affaires qui n'avaient pas un rapport direct avec sa famille, Mme Villarceau n'ignorait pas que son mari avait reçu en dépôt de Marguerite, en même temps que le pli cacheté, une somme de vingt mille francs.

Du reste, sur un des livres du défunt, qui avait toujours tenu ses comptes très en règle, on trouva celui de Marguerite. Toutes les sommes qu'elle avait reçues étaient inscrites avec la date du jour de l'envoi ; et le compte arrêté donnait un solde de seize mille francs en faveur de la mère adoptive d'Emilienne.

C'était donc, en près de neuf années, une somme de quatre mille francs que Marguerite avait prise sur le capital.

Rigoureusement, on aurait pu déduire encore des seize mille francs ce que le docteur avait donné chaque année en plus des arrérages du titre de rente. Mais on en était pas à calculer comme un notaire ou un banquier, et l'on avait trop le respect de la mémoire du cher mort pour ne pas se conformer à ses intentions.

Mme Villarceau, sa fille et son gendre avaient su gré à Marguerite du silence qu'elle avait gardé au sujet de son argent. Il y avait là un sentiment de délicatesse qui les avait particulièrement touchés.

En répondant à la jeune femme par une lettre aussi affectueuse que l'était la sienne, Mme Villarceau lui envoyait deux cents francs et le détail de son compte. Elle lui demandait si on devait lui envoyer les seize mille francs ou si elle préférait les laisser entre les mains de M. Delteil.

Marguerite s'empressa de répondre qu'elle ne saurait que faire d'une si grosse somme et qu'elle s'estimait trop heureuse que M. Delteil voulût bien s'intéresser à elle et à sa fille et leur continuer les bons offices de M. Villarceau.

Je m'arrangerai, disait-elle, pour ne plus avoir à prendre sur le capital, qui sera plus tard la petite dot d'Emilienne.

— Seulement, ajoutait-elle, M. Delteil ne peut plus m'envoyer douze cents francs dans l'année puisque c'est à peine huit cents que je dois recevoir.

— Nous ferons comme elle le désire, dit le docteur Delteil à sa belle-mère, et si elle se trouve gênée, ce qui arrivera sans doute, nous ajouterons à sa modeste rente, afin de conserver intact à Emilienne ce petit capital que Marguerite déclare être sa dot.

— Oui, mon ami, voilà qui est très bien dit, répondit Mme Villarceau, et le cher défunt est dans votre pensée. Seulement, lorsque Marguerite et sa fille auront besoin de quelque chose en plus de leur petite rente, c'est moi, en y associant le souvenir de mon mari, qui comblerai le déficit de leur budget.

Durant deux années, beaucoup de lettres furent échangées entre Mme Villarceau et Marguerite ; on avait même reçu à Paris plusieurs petites lettres d'Emilienne d'une jolie écriture et fort bien pensées.

Jamais, dans leurs lettres, elles ne firent la moindre allusion à Forestier.

L'orpheline fit sa première communion.

Mme Villarceau et M. Delteil avaient voulu, à elles deux, offrir à la jeune fille sa toilette complète de communicante y compris la couronne de roses blanches et le livre de messe à fermoirs d'argent.

Quelque temps après, le docteur Delteil dut se rendre dans le Midi à Narbonne. Il n'était pas très éloigné de Salvignac et il y pourrait passer en revenant à Paris. C'était une occasion de voir Marguerite et sa fille qu'il ne connaissait pas encore.

Nous laissons à penser quelle fut l'agréable surprise de Marguerite et la grande joie d'Emilienne.

Le premier soin du docteur Delteil à son retour à Paris fut de faire à Mme Villarceau et à sa femme le récit de sa visite à Marguerite et de dire l'impression qui lui en était restée.